
Joel Cano

À vendre

Traduit de l'espagnol (Cuba) par Jean-Jacques Préau



éditions
THEATRALES

À vendre

La collection « Répertoire contemporain » vise à découvrir les écrivains d'aujourd'hui et de demain qui façonnent le terreau littéraire du théâtre et à les accompagner.

Pour proposer des textes à lire et à jouer.

© 2011, éditions Théâtrales,
20, rue Voltaire, 93100 Montreuil
www.editionstheatrales.fr

ISBN : 978-2-84260-544-5
Numérisation réalisée par i-Kiosque

La première édition papier d'*À vendre* a paru aux éditions Théâtrales in *Cinq Pièces d'Amérique latine* sous l'ISBN : 978-2-84260-039-6. Dépôt légal : juillet 1999.

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration (article L. 122-5-2 et 3), toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite (article L. 122-4-1.) et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du CFC (Centre français d'exploitation du droit de copie). Pour tout projet de représentation ou pour toute autre utilisation publique d'*À vendre*, une demande d'autorisation devra être déposée auprès de la SACD.

Joel Cano

À vendre

Traduit de l'espagnol (Cuba) par Jean-Jacques Préau

OUVRAGE NUMÉRISÉ
AVEC LE CONCOURS DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE

éditions
THEATRALES

PERSONNAGES

CLARA

VIOLETA

BLANCA

ANGEL

VICTOR, *l'aviateur*

FEDERICO, *le photographe*

Deux gardes du corps

JIMMY, *homme à tout faire*

ACTE PREMIER

Il pleut, il pleut, il pleut, pleut, pleut, pleut, pleut sur une maison de bois, dans un village de bord de mer.

Il pleut, il pleut, il pleut une pluie de l'année 26, couleur sépia de carte postale.

Il pleut derrière les grandes baies vitrées du salon qui transforment l'ondée en sucrerie de fête onomastique, en carnaval brillant et mélancolique.

Il pleut dans les yeux de la vieille Violeta qui est assise, comme chaque jour, et regarde la rue, ou le ciel tout autant. La vieille Violeta a quelque chose d'un nuage ancien, tant les dentelles l'enveloppent et ses soliloques rappellent certains orages éteints du Tropic.

Elle flotte dans son fauteuil roulant, entourée d'une atmosphère surchargée. Le salon a été transformé en studio photographique où abondent les toiles peintes à la main qui figurent des paysages idylliques, des ponts de Paris, des couchers de soleil invraisemblables. Il y a aussi de fausses porcelaines de Chine qui débordent de fleurs artificielles, des fauteuils en rotin, des bancs de jardin sur lesquels veillent des angelots de plâtre, et surtout un nombre incroyable de robes de mariée dont les flots de dentelles jaunies se répandent par terre.

Tout rappelle un plateau de cinéma avec sa beauté naïve.

Angel se repose dans l'un des fauteuils et il disparaît presque sous les nombreux voiles de mariée aux fleurs poussiéreuses. Il semble n'écouter ni sa grand-mère ni la pluie.

VIOLETA.— Le hasard, ça n'existe pas. Cette nuit, j'ai fait un rêve. J'étais redevenue une petite fille mais j'avais gardé toutes mes rides, mais j'étais une petite fille, et comme ça en courant, courant, toujours sur place je suis arrivée devant un grand arc de pierre sous lequel le ciel entier pouvait tenir et tout là haut, au sommet, il y avait deux angelots sculptés aux ailes brisées et aux hanches percées par les

branches d'arbres. Chacun d'entre eux portait sur la tête un nid d'hirondelles qui rappelait la couronne du Christ notre sauveur. Tu m'écoutes ? (*un temps... Angel ne répond pas*) On aurait dit que les anges souriaient mais ils étaient aussi vieux que moi et ils ne parvenaient qu'à grimacer. Moi je crois bien que c'étaient les fils du diable et sans bouger leurs lèvres de pierre, difformes, ils m'ont dit : – A force de tant vouloir nous envoler, nos ailes se sont cassées. Aide-nous, Violeta. Arrache-nous à notre arc, et nous t'emmènerons très loin. Nous sommes tes anges gardiens. J'ai vu tout cela et bien d'autres choses bizarres, mais cet endroit me paraissait familier, si bien que je me suis endormie dans mon rêve. Oui, j'ai vu tout cela, et j'étais toujours une petite fille, mais j'avais la tête de la cousine Esther, pourtant je ne me rappelle plus comment était ma cousine Esther... ni si elle avait des nattes, si elle était blonde ou brune... De mon arc partait une avenue aux pavés blancs comme des œufs d'autruche, qui fuyait à l'infini, toute parsemée de feuilles et de taches d'ombre... et c'est étrange, là il n'y avait pas un arbre, mais le vent jouait entre les statues, qui surgissaient partout à mon passage, ou bien, je ne sais pas, peut-être étaient-ce les statues qui jouaient avec le vent... Quand tu étais petit, tu aimais bien jouer avec des cerfs-volants... Je ne suis sûre que d'une chose... Dieu ne nous contemple pas. (*elle se signe*) Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort.

ANGEL.– Amen.

VIOLETA.– Tu écoutais ta folle de grand-mère ?

ANGEL.– C'est un très joli rêve.

VIOLETA.– Peut-être... J'ai peur, Angel. Chaque fois que je fais un rêve, il arrive un malheur. Tu as vu la mer, on la dirait empoisonnée, avec cette couleur de cendre. Voilà trois jours qu'il ne cesse de pleuvoir, et c'est un comble, deux anges diaboliques m'apparaissent... Ce n'est pas un hasard. Non, non, non.

ANGEL.– Ne vous inquiétez pas, grand-mère. C'est la saison des cyclones.

VIOLETA.– Je suis vieille et je sais ce que je dis. Toutes ces coïncidences ne sont qu'un mauvais présage. Tu verras si je n'ai pas raison, nous allons tous finir avalés par cette mer maudite ou noyés par ce déluge.

ANGEL.— On finira par s'habituer à l'eau, comme à Venise.

VIOLETA.— Ah oui, il y a tant de belles choses là-bas dans le monde, même des châteaux, des princes et des rois pour de vrai, jusqu'à ces nègres en Afrique qui ont souverains et palais... Mais cette île là, je crois qu'elle est sortie de la confusion des éléments, ou d'un égarement du Seigneur, loué soit-il... (*Violeta s'approche d'Angel*) Tu sais, la première chose que je demanderai au Seigneur, quand je le rencontrerai dans l'autre monde, c'est qu'il fasse tomber la neige sur l'anse de Buenavista. Alors on verra bien si je ne suis pas capable de faire un miracle.

ANGEL.— Et il n'y aura plus personne pour le raconter. On sera tous congelés...

VIOLETA.— La neige, qui tombera silencieuse, et déguisera toute cette misère...

ANGEL.— La neige blanche, blanche à vous aveugler les yeux...

VIOLETA.— Qu'est-ce que tu as ?

Angel ne répond pas.

Personne ne me dit jamais rien dans cette maison. Je ne sais pas ce qui se passe dehors... et encore moins ici, dedans. Ta sœur est toujours en train de s'éclipser, comme une ombre, et toi tu te caches, tu t'évapores...

Violeta lui caresse une main. Angel la retire.

Tu as mal ?

ANGEL.— Non.

VIOLETA.— Qu'est-ce qui ne va pas ?

ANGEL.— J'ai voulu voler comme les anges, voilà, voler je ne sais où...

VIOLETA.— Il n'y a pas de quoi...

ANGEL.— Tu as raison.

VIOLETA.— Où est Clara ?

ANGEL.— Je ne sais pas, je ne sais jamais où elle est, elle va elle vient, elle est partout à la fois, comme la pluie, comme le vent. Elle entre, elle sort, elle fouille, elle s'incruste au fond de ton âme, elle te questionne avec les yeux, les mains, le nez... Parfois j'en viens à penser que la nuit elle marche sur les eaux pour parler avec les animaux de la mer. A moins qu'elle ne soit Dieu lui-même, tu ne crois pas ?

Joel Cano

À vendre

Épopée de trois générations de femmes à Cuba entre 1920 et 1950. L'aïeule convoque vivants et morts qui cohabitent dans une familiarité violente. Une allégorie poétique chargée de symboles vaudous, comme une *Cerisaie* caribéenne.

Traduit de l'espagnol (Cuba) par Jean-Jacques Préau